Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 40

Artikel: Dernier sourire
Autor: Faure, August
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248186

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» Dans mon incertitude, je cueille du bout des pinces l'apparent trépassé, et je le dépose sur un lit de sable frais. Une heure plus tard, le prétendu mort ressuscite, vigoureux comme avant l'épreuve. Je recommence avec un second, un troisième sujet, même résultat. Après des affolements de désespéré, même soudaine inertie de l'animal, qui s'étale à plat comme foudroyé, même retour à la vie sur la fraîcheur du sable[1]. »

Il est à croire que les inventeurs du scorpion se suicidant ont été dupes de cette brusque défaillance, de ce spasme où la haute température de l'enceinte plonge la bête exaspérée. Trop vite convaincus, ils ont laissé là le patient se rôtir. Moins crédules et retirant assez tôt l'animal de son cercle de feu, ils auraient vu le scorpion reprendre vie et affirmer ainsi sa profonde ignorance du suicide.

La peur a produit chez lui un phénomène analogue à celui que nous avons signalé chez le scarite géant, à celui observé chez le serin cité plus haut, à celui enfin qu'il est facile de faire naître chez une poule dont on enfonce la tête sous l'aile et qu'on fait tournoyer pendant quelques minutes.

Ce sont des faits d'hystérie ou d'hypnose.

L'animal n'ayant pas l'idée de la mort ne peut ni simuler la mort, ni se la donner. L'observation est ici comme toujours d'accord avec la raison et la saine philosophie.

LAVERUNE.

(1) La simulation de la mort, J. H. FABRE. Revue des questions scientifiques, Louvain, juillet 1898.

Dernier sourire

I

A la Comédie-Française. Neuf heures. Le rideau allait se lever sur le *Gendre de M. Poirier*. Dans la salle, le ban et l'arrière-banc des critiques dramatiques, ces tigres en gilet blanc, convoqués ce soir-là pour le début, dans le rôle du Marquis de Presles, de Frédéric Nanteuil, élève de Delaunay, premier prix de Comédie du dernier concours du Conservatoire.

Il n'avait guère envie de rire, ce pauvre Nanteuil, un grand et beau garçon de vingt-cinq ans, à l'œil clair et à la moustache blonde, attendant anxieux, dans la coulisse, le moment d'affronter la plus redoutable des épreuves. C'est en vain qu'il cherchait à rester maître de lui-même, à dominer ce formidable « trac » qu'il sentait sourdre sous sa mamelle gauche. Et puis, il aurait été bien heureux de voir dans la salle ses parents, d'honnêtes merciers de la rue Lepic, lesquels avaient peiné toute leur vie pour arriver à lire un jour, sur l'affiche chamois de la maison de Molière, le nom du « petit » en lettres grosses comme ça !

Hélas ! la maman Nanteuil était au lit depuis six semaines, malade d'épuisement, et le père Nanteuil, sur les supplications de son garçon, était resté auprès d'elle. Il avait été convenu que des télégrammes réciproques informant la maman de la marche de la représentation et le fils de la santé de la mère, seraient échangés dans la soirée. Il aurait été si content, l'élève de Delaunay, de savoir la digne femme mieux portante, et au retour, de pouvoir lui payer d'un gros baiser tous les sacrifices vaillamment acceptés, en lui apportant l'hommage de sa gloire naissante !

Les trois coups traditionnels étaient frappés, et le rideau se levait avec la majestueuse lenteur habituelle à la Comédie ; la première scène de l'œuvre, très courte comme on le sait, était entamée, le débutant, appuyé contre un portant, attendait son tour, quand l'avertisseur jeta ces mots : « En scène, monsieur Nanteuil ! », et Gaston de Presles fit son entrée.

Un murmure de bon aloi courut dans la salle ; il était très bien, ce garçon à physionomie sympathique, correctement sanglé dans la redingote du bon faiseur. Il sentait son gentilhomme d'une lieue, ayant à revendre de l'élégance et de la tournure. Un léger tremblement dans la voix trahissait seul son émotion. Il joua honorablement sa scène avec Montmeyran, et se retira, cédant la place à Poirier et à Verdelet, ces deux types immortels, si finement dessinés par le crayon du grand Augier.

Nanteuil rentrait dans les coulisses quand on lui remit une dépêche :

« Mère levée. Va très bien. A mangé deux œufs. »

Le brave garçon poussa un soupir de satisfaction, son « trac » disparut, laissant le champ libre à son aisance de comédien de race, et c'est avec un brio irrésistible qu'il se gaussa du bonhomme Poirier, amateur de tableaux. Impossible de détailler avec plus de finesse les spirituelles boutades du gentilhomme en belle humeur. Les critiques, eux-mêmes, échangeaient des observations tout à l'avantage du marquis de Presles, quand le rideau baissa.

Deuxième dépêche :

« Mère continue à aller mieux. »

A quoi Nanteuil répondit : « Tout ira bien ».

Le fait est que tout alla bien, et que le débutant, le cœur tranquillisé, put donner largement toute sa mesure. Le reste de la représentation ne fut pour lui qu'une série d'ovations bien méritées. La Comédie venait de faire dans ce jeune homme une recrue peu ordinaire. Ce public des premières représentations, pourtant si difficile, était maintenant empoigné par la verve de ce beau garçon, les applaudissements éclatèrent quand de Presles, furieux des ambitions nobiliaires du bonhomme Poirier, lança à son ami Montmeyran la fameuse apostrophe.

« — Arrive donc ! Hector, arrive donc ! Sais-tu pourquoi, Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle ? Pourquoi Louis-Gaston s'est fait sauter à la Hogue ? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron ! »

La partie était gagnée, et Nanteuil, marchant comme Ruy Blas « dans son rêve étoilé » se voyait sacré grand artiste par ce Paris, foyer du beau et de l'intelligence. Sa trouée était faite : le « petiot » l'enfant des merciers de la rue Lepic, allait donc rendre illustre ce nom de Nanteuil, le placer à la suite des Got, des Coquelin, des Monnet-Sully. Quel rêve ! et avec quelle effusion Nanteuil, se précipita dans les bras de Delaunay, qui, pleurant d'attendrissement, attendait, à la fin du cinquième acte son glorieux marquis de Presles.

Nanteuil signa, les yeux fermés, l'engagement que lui proposait l'administrateur de la Comédie, et, se dérobant aux poignées de main et aux félicitations, il sauta dans un fiacre, jetant au cocher cee mots :

— « 43, rue Lepic !... cent sous de pourboire si vous allez vite !... »

II

Comme elle allait être heureuse la bonne maman en apprenant le triomphe de son enfant. Enfin, il allait donc pouvoir à son tour payer sa dette de reconnaissance à ces pauvres vieux qui s'étaient saignés aux quatre veines pour faire de lui un artiste ! Et Frédéric revoyait en son cerveau la boutique de la rue Lepic ; le père Nanteuil, courbé sur son livre de débit, additionnant de longues colonnes de chiffres, tout heureux quand l'inventaire accusait un bénéfice raisonnable, sombre quand on arrivait seulement à joindre les deux bouts.

Ah ! les braves gens ! avaient-ils peiné des heures derrière ce comptoir, à vendre du fil d'Alsace et des boutons de corozo ! Et puis, l'on ne sortait pas souvent ; le « petiot » coûtait cher, — un artiste ! Il fallait du linge blanc, des chaussures fines, des gants, de l'argent de poche. Il se rendait compte, maintenant l'élève de Delaunay, de l'abnégation silencieuse de ces deux existences sacrifiées sans murmure pour que son avenir, à lui, pût être souriant, semé de fleurs et auréolé de gloire.

Car il la tenait la gloire ! Il était maintenant un de ces porte-voix par lesquels le génie des poètes parle aux foules tumultueuses. Ces auteurs aimés du public, ces cerveaux puissants et créateurs d'où s'envole la radieuse fantaisie, c'est pour lui qu'ils allaient travailler, lui taillant des rôles sur mesure. Il serait des luttes des premières représentations, soutenant le chef-d'œuvre méconnu contre l'injustice et la haine des cabales envieuses ; il pourrait, se ruant dans la mêlée, lancer avec sa voix claironnante le trait débordant d'ironie, ou le vers prodigieux et sonore. Puis, la bataille gagnée, l'œuvre placée par l'interprète au-dessus des querelles des coteries et d'écoles, il reprenait haleine, emmènerait les vieux parents dans quelque coin fleuri, vers Chatou, Asnières ou Bougival ou au fond de quelque crique bretonne, au pied des falaises, où vient éternellement mourir la morne lamentation de la mer.

— « Nous y sommes, bourgeois ! » dit le cocher en arrêtant son véhicule.

Nanteuil sauta hors du fiacre, sonna fébrilement et s'engouffra dans l'allée obscure, conduisant au petit logement que les merciers occupaient au troisième ; au moment où il mettait la main sur le bouton de la porte, il crut percevoir un sourd gémissement, et, saisi d'un atroce pressentiment, il entra.

III

Personne dans la salle à manger ; mais, dans la chambre à coucher, maman Nanteuil, étendue sur son vieux lit d'acajou, souriant dans la mort à quelque vision consolante, pendant que, la tête perdue dans les couvertures, le vieux mercier sanglotait, écrasé sous son immense douleur.

Alors, le « petiot » comprit tout ; il comprit que le sacrifice avait été consommé jusqu'au bout, que les dépêches qu'on lui envoyait pendant la représentation étaient destinées à l'illusionner sur l'état de sa mère, et que la morte, la sainte morte, avait désiré qu'il en fût ainsi, afin que le « petiot » pût être en scène, en possession de tous ses moyens.

Ah ! maman Nanteuil, vous aviez pressenti le triomphe de votre enfant, pour vous en aller

---

Des décimes démonétisés, mais ayant doublé de valeur chez les orfèvres.

De gros écus de cinq francs à l'effigie du roi Louis XVI, étonnés de n'avoir pas encore rendu de visite à la chaudière de la Monnaie ;

Et jusqu'à un royal louis d'or, presque honteux de s'être venu encanailler au milieu de cette foule bigarrée.

Fortunée battit des mains à la vue de cette petite fortune ainsi éparpillée au grand air. Puis elle ramassa les pièces éparses, les compta, les rangea, le beau louis d'or d'un côté, les pièces d'argent d'un autre, les gros sous à part. Elle compta en tout deux cent treize francs, et plusieurs centimes.

(La suite prochainement.)

ainsi dans l'autre monde avec ce doux sourire résigné flottant sur vos lèvres pâles...

Elle s'était dévouée jusqu'au bout, la brave femme, dévouée au point de renoncer au dernier baiser de son fils, que Paris acclamait, pendant qu'elle se débattait dans les affres de l'agonie...

Le père et le fils s'étaient embrassés dans une étreinte silencieuse, et Frédéric ayant montré à son père son engagement signé de l'administrateur de la Comédie, plaça le papier entre les mains rigides de la morte ; alors, comme ils regardaient tous deux le cher visage blanc comme un cierge, il leur sembla que le sourire de maman Nanteuil grandissait... grandissait... et que, sur cette pauvre figure amaigrie par la souffrance, éclatait maintenant un indicible contentement !

AUGUSTE FAURE.

Poignée de recettes

Gâchage du plâtre. — D'après la « Thon-Industrie-Zeitung » le gâchage du plâtre se fait le plus avantageusement avec de l'eau de pluie filtrée ou avec du lait aigre. Dans l'espace de 24 heures le plâtre aura atteint une dureté extraordinaire. Cette dureté augmentera encore par l'addition de poussière de marbre Une addition de 33 1/3 grammes d'alun et de 33 1/3 grammes d'ammoniaque pour 1/2 kilo de plâtre est aussi à recommander. On peut procéder de cette façon : On entasse le plâtre en forme de cone dans une assiette et on verse lentement le liquide jusqu'à ce que toute la masse soit imbibée jusqu'au sommet. Alors on commence à remuer et à mélanger le tout. Il faut surtout ne pas brasser trop tôt.

Eponges et brosses. — On les met tremper pendant une nuit dans de l'eau tiède, après les avoir saupoudrées de sel d'oseille. Le lendemain on les lave bien dans de l'eau claire et elles sont alors comme neuves. On peut aussi mettre un peu de soude dans l'eau, où on les trempe, mais il ne faut pas d'eau chaude qui désagrège les éponges. Un autre procédé très connu consiste à tremper les éponges dans du lait aigre et de les rincer soigneusement et à plusieurs reprises dans de l'eau claire. Elles se nettoyent aisément ainsi et deviennent très belles blanches.

Avec quelques précautions l'on peut conserver les brosses la moitié plus longtemps. On doit adopter comme règle de faire toujours reposer la brosse sur son poil et non sur le dos, la poussière y pénètre beaucoup moins et la brosse se maintient beaucoup plus longtemps propre. L'humidité ramollit les poils, il importe dès lors de ne laver les brosses qu'en cas d'absolue nécessité et seulement avec de l'eau froide et du savon et on mettra sécher la brosse, mais jamais sur le dos pour que l'eau ne pénètre pas dans le bois.

Contre les poux des abeilles on recommande le procédé suivant. On placera au-dessous des rayons du bois de pin très résineux et après quelques jours on nettoiera soigneusement le fond de la ruche. On peut aussi se servir d'autres bois qu'on aura bien humecté de térébenthine et que l'on placera sur le plancher de la ruche, lequel sera nettoyé comme précédemment. On répétera l'opération jusqu'à ce que l'insecte ait disparu.

Soins de la peau. — Pour entretenir la peau en parfait état de propreté, et en même temps la préserver des influences atmosphériques et autres, qui peuvent avoir pour résultat divers genres d'indispositions, on conseille de se laver chaque matin le visage et toute les parties de la peau qui sont à découvert avec du borax.

Le borax est la substance alcaline la plus douce qui se saponifie avec les graisses sécrétées par la peau pendant la nuit, et qui sont devenues acides.

En outre, cette substance agit d'une manière rafraichissante et combat, par conséquent, les inflammations.

On peut faire des provisions de borax (1 partie de borax et 12 d'eau à laquelle on associe, si l'on veut, de l'eau de rose, ou de fleur d'oranger), et la conserver longtemps dans des flacons. On laisse agir cette eau de borax 2 à 4 minutes sur la peau, puis on procède à sa toilette habituelle, mais sans employer de savon pour les parties de la peau traitées au borax.

L'alun est un remède efficace contre la vermine. C'est ainsi que les punaises disparaissent aussitôt si l'on injecte les parois, les bois de lit et autres meubles avec une solution d'alun bouillante. Ces désagréables parasites ne reviennent plus à cet endroit. Si l'on badigeonne les murs et les plafonds des chambres au lait de chaux auquel on a ajouté un peu d'alun les mouches s'en vont. L'emploi de l'alun ne peut pas amener pour l'homme le moindre accident ou le moindre désagrément. Il serait indiqué dans les écuries pour débarrasser les animaux des mouches qui les incommodent si fort.

Pour conserver aux plantes séchées leurs couleurs naturelles on conseille l'emploi du procédé suivant. On fait dissoudre une partie d'acide salicylique dans 600 parties d'alcool, on chauffe cette solution jusqu'à l'ébullition et l'on y plonge lentement les plantes que l'on veut sécher, puis on les égoute pour éloigner l'excès de liquide et on les sèche d'après la méthode ordinaire en les séchant entre des papiers buvards. L'acide borique se prêterait aussi bien à cette manipulation que l'acide salicylique.

Lait du soir et lait du matin. — Il aurait été reconnu au moyen d'expériences scientifiques que le lait du soir est beaucoup plus gras que celui du matin. Il aurait dès lors une plus grande valeur nutritive. On ne nous dit pas si ces expériences ont été faites sur des animaux en stabulation ou bien au pâturage.

Procédé pour blanchir de vieilles gravures ou lithographies. — C'est l'Amérique qui nous le fournit, le moyen. Il est simple et à la portée de chacun :

Dissolvez dans un demi-litre d'eau 180 grammes de chlorure de chaux, laissez déposer et filtrez. Mettez alors votre liquide dans un plat de porcelaine de grandeur convenable et faites nager au-dessus, l'image en dessous, votre gravure ou lithographie dont vous aurez d'abord enlevé la poussière. Au bout d'une demi-heure à trois quarts d'heure, enlevez soigneusement votre feuille et placez-la de la même façon dans un autre plat contenant un mélange de 1 litre d'eau et 30 grammes d'acide sulfurique. Après une nouvelle demi-heure la feuille est parfaitement nettoyée ; si elle n'est pas assez blanche, il faut recommencer et la rincer à l'eau froide qu'on fait couler dessus pendant un moment, puis la sécher entre des feuilles de papier buvard.

Il serait prudent d'essayer une première fois avec une gravure de peu de valeur.

Avis industriels et commerciaux

Colis postaux. — A la suite de négociations engagées par M. Maruéjouls, ministre du commerce à Paris, les colis postaux de 5 et de 10 kilogrammes pourront être changés avec la Suisse, dès que les arrangements diplomatiques nécessaires seront intervenus.

Dès maintenant l'accord est fait entre les administrations francaises et suisses des postes.

Çà et là

Entendu au dernier recrutement à Porrentruy :

L'examinateur à une recrue :

— Où parle-t-on allemand en Suisse ?

— ???

— Est-ce dans l'intérieur de la Suisse ou du côté de Genève, Fribourg ?

— Du côté de Genève, Fribourg.

— Et le français ?

— Dans l'intérieur de la Suisse.

— Et l'italien ?

— En Italie ?!?

* * *

Un tailleur qui ne perd pas le fil.

On se rappelle que M. Knight, correspondant du *Times*, fut, pendant la guerre hispano-américaine, fait prisonnier par les Espagnols qui l'internèrent au fort Morro.

Là, M. Kinght sentit le besoin de se faire un vêtement, le sien étant réduit en haillons.

Il envoya chercher un tailleur, mais lorsque celui-ci arriva, l'accès de la cellule lui fut interdit ! Comment faire ?

Le tailleur, ne s'embarrassa pas pour si peu et à travers les barreaux de fer de la fenêtre, il prit les mesures de son client ! C'est de la même façon que, quelques jours après, se fit l'essayage.

Voilà un tailleur qu'un avocat n'aurait pas roulé, car il n'avait pas peur du barreau.

* * *

Quelques clous de 1900.

La commission chargée d'examiner les projets pour l'Exposition de 1900 rédige, en ce moment, son quatrième rapport.

A citer, parmi les « clous » que d'infatigables inventeurs ne se lassent pas de proposer :

Un parachute qui permettrait de se jeter sans dommage du haut de la tour Eiffel.

Un canon gigantesque à air comprimé qui lancerait, de la butte Montmartre dans le lac du bois de Boulogne, un obus spécial chargé de voyageurs !

Un restaurant ou l'on serait pesé à l'entrée et à la sortie, et où l'on payerait selon l'excédent de poids.

Le premier « clou » n'est plus très neuf. Quand au second, nous lui préférons de beaucoup le troisième.

* * *

La morue déménage.

Au dire de quelques observateurs, les morues qui avoisinent Terre-Neuve commencent —